

Les choses en étaient à cet état, lorsqu'un lundi soir, deux voitures pesamment chargées s'arrêtèrent devant la cabane.

En regardant par la fenêtre, on reconnut deux des plus respectables habitants de l'endroit. Ils frappèrent à la porte et entrèrent.

Il était facile de voir que la mission *diplomatique* dont ils étaient chargés, n'était pas aisée à remplir. Il ne s'agissait rien moins que de faire accepter au pauvre pêcheur les présents qu'ils lui apportaient, sans toutefois blesser sa susceptibilité et son amour propre. Enfin, après s'être gratté la tête plusieurs fois, après bien des tours et des détours, l'un d'eux trouva moyen de briser la glace. Le sermon que le curé avait fait la veille, fournit l'occasion d'entrer dans le sujet.

Le bon prêtre leur avait longuement parlé de charité, et les avait engagés, dirent-ils au pêcheur, de la pratiquer comme celui-ci l'avait fait à l'occasion de la pauvre femme étrangère. Il les avait assurés que s'ils mettaient de côté la *part du bon Dieu*, ils verraient les bénédictions du ciel se répandre sur leurs familles et leurs travaux. Qu'alors ils avaient ensemble fait une *tournée*, et que c'était avec empressement que chacun avait fourni. Que c'était plus encore pour s'associer à une bonne œuvre et venir en aide au malheur que tout le monde avait fait contribuer. Ils apportaient de plus, une ample provision d'aliments et des vêtements de toute sorte.

Il avait été convenu qu'une pauvre veuve viendrait prendre soin de la malheureuse folle, pour ne pas déranger la femme du pêcheur de son ouvrage, car le *filage* ne lui manquait pas. Enfin ils devaient faire table commune.

Sans vouloir entendre un seul mot de remerciement, les deux habitants sortirent précipitamment et se mirent à décharger les voitures. Certes, ils n'avaient pas trompé les pauvres gens, il y avait là, dans ces deux voitures, des provisions de toutes sortes pour plus d'une année.

Belle et sainte coutume, disons-le en passant, que celle de ces tournées, où nous voyons des hommes des plus laborieux et n'ayant pas eux-mêmes l'obole au-dessus du besoin, laisser leurs occupations pour parcourir les maisons et rapporter le soir le fruit de leur quête. C'est alors qu'ils recueillent leur récompense, le père et la mère viennent leur presser la main avec reconnaissance, l'aïeule demande au ciel de répandre sur eux ses plus abondantes bénédictions, pendant que les enfants mourant de faim, trépignent de plaisir et dévorent les aliments.

Madame St. Aubin passa deux années dans cette demeure où elle